

USAGES POLITIQUES DE JAURÈS

« Il y en a qui me reprochent de me tenir toujours dans les généralités, et je sais que les mêmes personnes ne me reprocheraient rien si je m'étais, en effet, toujours tenu aux généralités. Si je m'étais toujours borné à dire : " Il faut protéger les humbles, il faut plus de justice, plus de solidarité ", je serais peut-être à leurs yeux un homme pratique. Les hommes pratiques, aux yeux de quelques dirigeants sont ceux qui emploient quelques mots humanitaires pour amorcer les suffrages du peuple, et qui, sous ces mots, ne mettent aucun sentiment ardent, aucune idée précise qui puisse inquiéter les privilégiés. (...) Parmi ceux qui me demandent par quels moyens pratiques pourra être réalisée la justice, il y en a qui sont de bonne foi et qui l'aiment, et je suis toujours heureux de m'expliquer avec eux. Il y en a d'autres à qui je suis tentée de dire : " Vous me comprendriez mieux si je n'étais pas aussi clair. " »¹

Aborder² l'inscription de la figure de Jaurès dans l'espace politique, passé et présent, n'est pas si évident. Le sujet est en effet à la fois surexposé, les querelles autour de l'utilisation de la référence au tribun socialiste lors de la campagne présidentielle de 2007 l'ont bien montré³, et sous-exposé. Si l'on compte déjà un certain nombre de travaux touchant cette question⁴, il n'existe pour l'instant aucun traitement d'ensemble de ce qui a les traits d'un véritable mythe jaurésien, comparable dans sa forme à ce mythe gaullien que Sudhir Hazareensing a récemment analysé⁵.

L'évocation de ce mythe et de ses appropriations politiques, notamment pour la période contemporaine, conduit en outre à se saisir de phénomènes de nature très différente, révélateurs de la multiplicité actuelle des usages publics de l'histoire⁶. Sur quoi s'appuyer alors lorsque l'on veut s'attaquer à eux? Sur les discours ou les interventions les plus médiatisées et les plus explicitement politisées? Sur les militants des Jeunesses Socialistes vendant en 2010 à La Rochelle des t-shirts ou des tasses portant l'inscription « What would Jaurès do ? »? Sur les interventions d'un public tour à tour curieux, anxieux, oublieux ou revendicatif, lors d'une des multiples commémorations qui ont scandé en 2009 le 150^e anniversaire de Jaurès? Diversité donc des usages du mythe, diversité également de ses supports et de ses acteurs : les politiques au sens strict, bien sûr, à différentes échelles, les médiateurs divers et variés (journalistes, écrivains, chanteurs, *etc.*), les institutions, les plus puissantes, telle la Fondation Jean Jaurès, comme les plus petites sociétés locales qui font du mythe l'un des éléments de la fabrication d'une « histoire à soi »⁷. On aura garde enfin d'oublier ici les historiens, qui seraient dans l'illusion s'ils se croyaient exempts des interrogations et des passions politiques de leurs contemporains. Les membres de

¹ Jean JAURÈS, « Les moyens pratiques », *La Dépêche*, 12 mars 1890, dans Jean JAURÈS, *Œuvres. Tome 2. Le passage au socialisme* (édition établie par Madeleine REBÉRIOUX et Gilles CANDAR), Paris, Fayard, 2011, p. 64.

² Je remercie Gilles Candar et Alain Chatriot, ainsi que les participants de l'assemblée générale du 12 mars 2011 pour leurs remarques, qui ont enrichi cet article. Comme le veut la coutume, je reste cependant seule responsable du contenu de cet article.

³ Gilles CANDAR, « Jaurès en campagne », 16 juillet 2007 (article accessible sur le site www.jaures.info) et Vincent CHAMBARLHAC, « Jaurès en campagne (septembre 2006/ avril 2007) », *Recherche socialiste*, n°39-40, juin-septembre 2007, p. 25-39.

⁴ Jean RABAUT, *1914, Jaurès assassiné*, Bruxelles, Editions Complexe, 2005 [1984]. Madeleine REBÉRIOUX, *Jaurès, la parole et l'acte*, Paris, Gallimard, 1994. Jean-Pierre Rioux, « Lectures posthumes de Jaurès », dans Madeleine REBÉRIOUX et Gilles CANDAR (dir.), *Jaurès et les intellectuels*, Paris, Editions de l'Atelier, 1994, p. 231-250.

⁵ Sudhir HAZAREESINGH, *Le mythe gaullien*, Gallimard, 2010. Nos lecteurs avaient pu en avoir un premier aperçu dans Sudhir HAZAREESINGH, « De Gaulle, le mythe napoléonien et la consécration de la tradition consulaire républicaine », *Cahiers Jaurès*, n°189, juillet-septembre 2008, p.3-20.

⁶ Jacques REVEL, François HARTOG, « Note de conjoncture historiographique », dans Jacques REVEL, François HARTOG (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Editions de l'ÉHESS, 2001, p. 13-24.

⁷ Alban Bensa, Daniel Fabre (dir.), *Une histoire à soi : figurations du passé et localité*, Paris, Editions de la MSH, 2001.

la Société d'Etudes Jaurésiennes le savent bien, qui sont partie prenante de cette histoire et voués en même temps à l'étudier, à la laïciser comme le disait joliment Madeleine Rebérioux.

C'est cette histoire laïque que l'on se propose de poursuivre, qui profite du poste d'observation que constitue la SEJ mais ne vise pas à s'indigner⁸ contre les instrumentalisation, mésusages, erreurs et autres errements, contre l'anachronisme et la déformation dont est souvent victime la figure jaurésienne. Sans doute est-il certaines fois nécessaire, sinon de s'indigner, au moins d'intervenir pour signaler le moment où l'usage devient pure invention, pour appeler au moins à conserver une certaine cohérence. Les mises en garde concernant la réapparition régulière du faux éloge du patronat attribué à Jaurès sont un exemple de cette indispensable vigilance⁹. Cependant l'enjeu de cet article n'est pas là ; il est encore moins dans une indignation qui est encore une manière de participer au débat, non de l'analyser. On ne cherchera pas non plus à opposer un Jaurès « comme il était vraiment » à ses déformations ultérieures. Il n'est pas certain que cette essentialisation, cette recherche d'une pureté originelle, dont le contenu varie suivant les auteurs, soit possible et aide à comprendre la trajectoire jaurésienne. On laissera donc à d'autres¹⁰ le soin de restituer cette trajectoire pour se pencher sur un mythe dont l'intérêt ne réside pas dans la véracité historique de ce qu'il raconte, mais dans sa charge affective et militante, dans ses mutations, dans la manière dont il est devenu un carrefour de l'imaginaire, entrelacé à d'autres imaginaires, en l'occurrence celui de la République et celui de la gauche¹¹. En retracer toutes les facettes dépasse toutefois le cadre d'un seul article et l'on se contentera d'en faire saillir les principaux traits, comme une invite à les approfondir et à les discuter.

La longue durée du mythe et ses mouvements

Il faut, pour commencer, revenir sur l'histoire d'un mythe ébauché du vivant de Jaurès, et qui ne cesse de s'amplifier après sa mort. A travers cela il ne s'agit pas de postuler que, des épingles de cravate à effigie jaurésienne exposées à Castres en 1959¹² aux t-shirts de La Rochelle, rien n'est nouveau sous le soleil, mais seulement de souligner que les usages contemporains ne se construisent pas dans le vide et emploient, rejettent ou oublient des expériences passées.

Dans les décennies qui suivent le 31 juillet 1914, ce mythe présente un double aspect : il est à la fois objet de conflit, et simultanément le support d'un imaginaire qui dépasse les clivages¹³. Dès l'été 14, dans le contexte d'une Union sacrée que les hommages rendus à la dépouille de Jaurès matérialisent déjà, on passe presque sans transition d'une haine dont notre présent a oublié la virulence, au culte de Saint Jaurès. La mort violente fait le martyr, rend difficilement dicible la haine, sculpte la statue du prophète de la République, au-dessus des partis et

⁸ Sur cet usage de l'indignation historique, Laurence DE COCK, Fanny MADELINE, Nicolas OFFENSTADT, Sophie WAHNICH, *Comment Nicolas Sarkozy écrit l'histoire de France*, Paris, Agone, 2008. Sur les questions que cela pose, Christophe PROCHASSON, *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée*, Paris, Démopolis, 2008.

⁹ Gilles CANDAR, *Jaurès et les patrons. Le faux et le vrai*, Paris, Fondation Jean Jaurès, coll. « Les Essais », n°16, septembre 2008 (accessible sur le site de la Fondation Jean Jaurès, www.jean-jaures.org).

¹⁰ Voir dans le même numéro l'article de Gilles Candar.

¹¹ Sudhir HAZAREESINGH, *Le mythe gaullien*, op. cit., p. 17.

¹² *Exposition du centenaire de la naissance de Jaurès*, Centre National et Musée Jean Jaurès, Castres, mai-octobre 1959.

¹³ Madeleine REBÉRIOUX, *Jaurès, la parole et l'acte*, op. cit., p.17-29.

des passions franco-françaises. La sanctification culmine avec la panthéonisation décidée en 1924 par le gouvernement du Cartel des gauches¹⁴, événement rarissime s'agissant d'un homme politique : Jaurès, symbole de l'union (d'une partie) de la gauche, est présenté en même temps comme une figure nationale, comme le saint d'une République laïque, l'incarnation idéale d'un régime pourtant si peu à l'aise avec le principe de l'incarnation politique. Léon Daudet ne manque d'ailleurs pas d'ironiser sur ce fétichisme démocratique et le côté grotesque de ce besoin d'idole, preuve au moins que, dans une certaine extrême-droite, la haine, pour être devenue plus discrète, n'est pas tout à fait éteinte. Les communistes de leur côté organisent le jour de la cérémonie une contre-manifestation, dénonçant en acte ce qui leur apparaît comme une opération de théâtre et une récupération illégitime.

Il est vrai que Jaurès est, dès le moment de la scission et même auparavant, l'enjeu d'une véritable bataille de mémoire entre socialistes et communistes, les uns et les autres se déchirant autour des choix qu'il aurait faits en 1914 et en 1920. Les deux camps ne sont pourtant pas tout à fait égaux. Les socialistes peuvent reprendre unanimement l'éloge du martyr, du républicain et du socialiste, du contempteur de la haine, éloge plus marqué encore parmi certains groupes (les cercles d'instituteurs), traduit matériellement par d'innombrables bustes, images, statues¹⁵ et autres objets d'un culte vécu sur le mode de l'évidence. Pour les communistes, les choses prennent davantage l'allure d'un dilemme : Jaurès et Lénine, Jaurès ou Lénine ? Le rejet du jaurésisme, cet avatar du réformisme, le dispute à la volonté de revendiquer l'exemple de Jaurès, malgré sa « raison bourgeoise » comme l'écrit Aragon, au moins en tant que première victime de la guerre. Cette ambivalence a une dimension variable. Elle est très vive au cours des années 1920 et le début des années 1930. En témoigne la parution en 1931 d'une brochure à charge, *Jaurès réformiste*, qui conspuait l'anti-marxiste, l'apôtre de la paix sociale et du colonialisme¹⁶. Cette démolition n'est guère du goût des responsables des Editions sociales internationales qui, dans un avertissement à la brochure, se désolidarisent des positions de l'auteur, ce qui leur vaut à leur tour les critiques du Komintern... A partir de 1935, la réappropriation par le PCF de l'idéal républicain et national¹⁷, modifie cependant la donne et permet aux communistes, sinon de mettre fin à l'ambivalence, au moins de célébrer, avec beaucoup moins de difficultés, le Jaurès de la paix, et bientôt le porte-drapeau de l'union de la gauche.

En 1964, Annie Kriegel envoie à Maurice Thorez l'anthologie critique des débats du congrès de Tours qu'elle vient de faire paraître, en l'assortissant d'une dédicace : « A Maurice Thorez/ Ils voulaient Jaurès et Lénine. Ce fut Jaurès ou Lénine ;/ Mais aujourd'hui ? »¹⁸. Même si les décennies précédentes n'ont pas été sans intérêt du point de vue des usages de Jaurès (l'attitude à cet égard des « néos » de la SFIO, comme de certains collaborateurs ultra-pacifistes appelleraient des études fouillées), cette dédicace atteste une première rupture. A

¹⁴ Avner BEN AMOS, « La « panthéonisation » de Jean Jaurès. Rituel et politique sous la III^e République », *Terrain*, n°15, 1990, p. 49-64.

¹⁵ Maurice AGULHON, « Une contribution au souvenir de Jean Jaurès : les monuments en place publique », dans Madeleine REBÉRIOUX, Jean-Pierre RIOUX (dir.), *Jaurès et la classe ouvrière*, Paris, Editions ouvrières, p. 169-182.

¹⁶ J. KLÉMENT (pseudonyme pour un étudiant en droit de Toulouse, Koën), *Jaurès réformiste*, Paris, Editions sociales internationales, 1931. Sur cette brochure et sur cette ambivalence communiste, Jean RABAUT, 1914, *Jaurès assassiné*, op. cit., p.128-144.

¹⁷ Frédéric MONIER, « La République des communistes », dans Vincent DUCLERT, Christophe PROCHASSON (dir.), *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Flammarion, 2007 [2002], p. 321-325.

¹⁸ Cité par Annette WIEVIORKA, *Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez*, Paris, Fayard, 2010, p. 63.

l'heure des premiers grands anniversaires (le 100^e anniversaire de la naissance en 1959, le 50^e anniversaire de la mort en 1964), à l'heure aussi de l'instauration de la V^e République gaullienne, la référence à Jaurès est mobilisée par la gauche à la fois pour combattre ses propres incertitudes et pour contester un régime naissant dont l'identité républicaine lui apparaît d'abord pour le moins douteuse. Le fait est tangible dans les rangs des socialistes qui, de Guy Mollet à Vincent Auriol, célèbrent le grand mort et parfois cherchent sa caution face à la sclérose et autres errements algériens¹⁹. Le Jaurès de la lutte républicaine contre le pouvoir gaullien est quant à lui très présent dans le discours que Pierre Mendès France prononce en 1959 à l'occasion du 100^e anniversaire²⁰. L'aura moral de l'orateur interfère avec celle du mort, invoqué pour revigorer la démocratie politique et sociale que le régime est accusé de mettre à mal. Les communistes, sans trop se mêler aux autres, participent aussi, avec de moins en moins de nuances, à cette célébration. Le malaise – pour employer un euphémisme – né en 1956 du choc XX^e congrès et qu'exprime la dédicace d'Annie Kriegel, n'y est pas pour rien. Face au pouvoir gaullien et à leur propre indétermination concernant l'après-Staline, les communistes réactivent et durcissent leur statut de défenseur de la République et le matérialisent, par l'image (*Jean Jaurès* de Jean Lods en 1959) et les mots²¹, dans un Jaurès humaniste et républicain, rassurant à défaut de leur être toujours très spécifique.

C'est dans ce contexte que naît la Société d'Etudes Jaurésiennes. Sa composition originelle a été suffisamment analysée dans un article récent²² pour qu'il ne soit guère besoin de s'y attarder. On se contentera de rappeler la diversité des appartenances politiques de ses fondateurs, qui n'ont peut-être pour seule caractéristique commune que d'être souvent un peu en porte-à-faux vis-à-vis de leurs partis ou groupements respectifs. On insistera davantage sur les motifs entremêlés qui président à la fondation de la SEJ. Lors du premier colloque scientifique qui se tient à Toulouse en 1964 sur le thème de « Jaurès et la nation », Ernest Labrousse présente ainsi la SEJ comme une société d'études et une société de souvenirs. La mémoire vive, le souvenir intime de Jaurès sont encore bien présents dans un colloque où les analyses universitaires sont encore parfois contredites par les derniers témoins du 31 juillet 1914... Si la SEJ s'engage dès le départ à lutter contre la gloire et l'extase, elle peine parfois à échapper à cette mémoire et au poids du processus de sanctification. Ernest Labrousse lui-même est ambigu, qui d'un côté salue dans le colloque la traduction d'une histoire nouvelle du socialisme, une histoire scientifique, de l'autre affirme que « le temps ne corrompt pas l'image des hommes purs » et parle ailleurs du dévouement de Jaurès aux « causes saintes »²³. Madeleine Rebérioux pour sa part est plus prudente et note que le dirigeant socialiste, dans tout son être, est un homme du XIX^e siècle, dont la pensée est peu adaptée aux fracas et aux clivages brutaux du premier XX^e siècle. Mais peut-être, ajoute-t-elle, l'entrée dans une nouvelle période donne-t-elle une nouvelle actualité à une pensée, utile à la compréhension des « problèmes nouveaux du milieu

¹⁹ Cf. « Mauriac, Mollet, Jaurès » après la visite de Guy Mollet au Panthéon en 1956, *Cahiers Jaurès*, n°189, juillet-septembre 2008, p. 73. *Jean Jaurès* (présenté par Vincent AURIOL), Paris, PUF, coll. « Ils ont fait la République », 1962. On notera dans ce dernier ouvrage l'article d'un professeur toulousain, Serge FAUCHER, « Jaurès et la jeunesse », p. 176-189, article qui, partant du classique « Discours à la jeunesse » finit par mentionner, au titre d'exemple du besoin d'héroïsme, le colonel Bigeard...

²⁰ Repris dans Pierre MENDÈS FRANCE, *La vérité guidait leurs pas*, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 1976, p.85-98.

²¹ « Jean Jaurès [numéro spécial] », *Europe*, n°354-355, octobre-novembre 1958 et « Jaurès humaniste », *Europe*, n°356, décembre 1958.

²² Françoise BLUM, « Portrait de groupe avec dame », *Cahiers Jaurès*, n°183-184, janvier-juin 2007, p. 53-64.

²³ Ernest LABROUSSE, « Préface », dans *Actes du colloque Jaurès et la nation*, Toulouse, Association des publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse, 1965, p. IV-X.

du XX^e siècle »²⁴. Les premiers travaux²⁵ de l'historienne s'efforcent de mettre en lumière cette actualité. Dans des temps de mobilisation intellectuelle et de luttes anticoloniales, ils font ainsi resurgir le Jaurès dreyfusard, l'internationaliste et le penseur de ce qu'elle qualifiera un peu plus tard de « pluralisme culturel ».

Les décennies qui suivent prouvent la fécondité d'une recherche jaurésienne qui, s'articulant avec l'historiographie générale du socialisme²⁶, s'efforce de conjuguer passion militante et goût maintenu pour l'ouverture et la pluralité. Si ce dynamisme scientifique est réel, ses effets sont réduits dans la sphère politique proprement dite. Sous réserve d'études plus approfondies (concernant le PSU par exemple, ou encore le CERES), il semble que la référence à la pensée jaurésienne soit peu présente, voire absente, aussi bien du moment 68 que du mouvement intellectuel du socialisme des années 1970 qui se tourne plutôt, ou se retourne, vers Marx, Gramsci et d'autres. La figure de Jaurès connaît, elle, un succès à éclipse, marqué surtout par des actes de révérence obligée : le plus connu d'entre eux est bien sûr la rose déposée au Panthéon par le nouveau président socialiste en mai 1981 ; l'année précédente le candidat Mitterrand s'était rendu à Carmaux, où l'avait précédé Michel Rocard et où lui succédait Georges Marchais. Sans doute François Mitterrand joue-t-il davantage, dans la perspective de la conquête du pouvoir par la gauche, du mythe de la première expérience gouvernementale du Front Populaire et de la figure de Léon Blum, au point de s'identifier parfois physiquement à ce dernier. Il ne délaisse toutefois pas entièrement un Jaurès tout à la fois porteur de l'image militante d'une gauche unifiée et vecteur d'un certain consensus républicain, double aspect que le président Mitterrand célèbre au café du Croissant en 1984 ou encore en novembre 1988 lors de l'inauguration du Centre national et musée Jean-Jaurès de Castres²⁷.

Les deux septennats constituent en tous les cas un deuxième moment de rupture, après celui de la fin des années 1950. La mutation concerne d'abord les manières de faire de l'histoire. Sans adhérer au *lamento* touchant à la disparition de l'histoire sociale, il faut bien convenir que l'historiographie jaurésienne bouge en même qu'une historiographie du socialisme qui passe du temps des grandes entreprises à celui des doutes. Ces derniers ouvrent en même temps la voie à de nouvelles thématiques (intellectuels, droit et droit du travail, philosophie politique), explorées dans et en dehors de la SEJ. Les usages publics de l'histoire évoluent eux aussi, avec l'apparition de nouveaux acteurs, parmi lesquels on retiendra la Fondation Jean Jaurès, qui naît à l'initiative de Pierre Mauroy en 1992 et intervient dans le domaine historique, sans que cela soit son objectif unique²⁸. Les acteurs de l'historiographie jaurésienne changent donc, dans le monde universitaire et au-delà. Sans être forcément moins militants que leurs prédécesseurs, sauf à prendre comme standard unique les années 1960-1970, ces acteurs le sont différemment et ils agissent, écrivent surtout dans un tout autre contexte. C'est le temps d'une double cassure politique qui touche la gauche, mais n'atteint pas qu'elle. L'expérience mitterrandienne met

²⁴ Madeleine REBÉRIOUX, « Jaurès et la nation », dans *Actes du colloque Jaurès et la nation, op. cit.*, p. 26-27.

²⁵ Notamment Jean JAURÈS, *Textes choisis.1. Contre la guerre et la politique coloniale* (édition présentée par Madeleine REBÉRIOUX), Paris, Editions sociales, coll. « Les classiques du peuple », 1959. Sur le rapport de Madeleine Rebérioux à Jaurès, voir Gilles CANDAR, « Pourquoi Jaurès ? », *Cahiers Jaurès*, n°183-184, janvier-juin 2007, p. 43-51.

²⁶ On se permettra de renvoyer à Marion FONTAINE, « Histoires du socialisme. Avant-propos », *Cahiers Jaurès*, n°191, janvier-mars 2009, p.3-9.

²⁷ Le discours de novembre 1988 est publié dans *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels*, n°139, janvier-mars 1996.

²⁸ Philippe MARLIÈRE, *La mémoire socialiste 1905-2007*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 75-77.

fin à l'idée de son incapacité à exercer durablement le pouvoir, tout en la plongeant dans une profonde incertitude sur son identité. Celle-ci s'accroît encore avec la chute du mur de Berlin et l'extinction de l'espérance ou de l'illusion communiste. Certains débats liés au mythe jaurésien deviennent de ce fait caducs : la question du choix au congrès de Tours n'a ainsi plus guère de portée. De la même manière naît une situation sensible: le trouble de la gauche et de la droite devant le sentiment d'un avenir fermé et la disparition du projet d'une autre société, qu'il s'agisse d'adhérer à ce projet ou de le combattre.

L'icône de l'imaginaire républicain

En France, ce trouble est sans nul doute à l'origine de ce tournant républicain qui débute dans les années 1980, même si ses prémices sont plus précoces, et dont l'histoire reste très largement à faire. Par tournant républicain l'on entend ici l'usage, voire l'envahissement de l'imaginaire, du langage des valeurs et du modèle républicain pour définir une position et exprimer les problèmes qui se posent dans l'espace public. Le parcours d'un Jean-Pierre Chevènement et la transformation en 1986 du CERES en un mouvement nommé « Socialisme et République » constitue l'un des symboles d'une évolution qui touche peu ou prou toutes les forces politiques. L'imaginaire républicain, en réalité celui qui se lie à la III^e République, tend d'autant plus à s'imposer que se délitent d'autres imaginaires ou d'autres versions si l'on veut de la République, celle des communistes et des gaullistes notamment²⁹. La III^e République se mue donc en référent suprême, mais c'est un référent envisagé de manière très « prétentiste »³⁰, Les valeurs et le modèle républicains sont pris comme un bloc qui sert au présent ; ils sont déshistoricisés et réinterprétés selon des enjeux et dans des termes qui demeurent ceux de la V^e République.

C'est dans ce cadre désormais qu'il faut envisager les usages de la figure jaurésienne. Certes, sa relation à la République n'est pas un fait nouveau. Le souvenir du charisme de l'homme, l'hymne aux vertus du saint ont eu depuis longtemps partie liée, comme arme ou comme affirmation, avec une République officiellement laïque, rationnelle et non-incarnée³¹. Reste que, jusqu'à une date récente, la description de Jaurès à travers le langage républicain coexistait avec d'autres références, d'autres grilles de lecture, en particulier celles du marxisme³², et était simultanément mise au service d'autres finalités, en particulier les voies diverses pour parvenir au socialisme. Aujourd'hui la description républicaine est seule, ou n'a du moins, puisque l'anticapitalisme n'a pas disparu, pas d'alternative constituée.

Jaurès devient dès lors cette figure un peu étrange où se superposent les traits classiques du grand homme des vieux manuels scolaires et ceux, plus récents, de la star des démocraties médiatiques³³ : Jaurès-Jules Ferry, Jaurès-

²⁹ Sudhir HAZAREESINGH, « L'imaginaire républicain », conférence prononcée à Sciences-Po (Paris), 5 février 2011.

³⁰ François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXI^e siècle », 2003.

³¹ Jacques JULLIARD, *Que sont les grands hommes devenus ? : essai sur la démocratie charismatique*, Paris, Edition Saint-Simon, 2004.

³² Madeleine REBÉRIOUX, « Jaurès et le marxisme », dans Madeleine REBÉRIOUX, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, Belin, 1999, p. 355-391 (article paru initialement dans *Histoire du marxisme contemporain Tome III*, Paris, UGE, 1977). Jean JAURÈS, *Les origines du socialisme allemand*, préface nouvelle de Lucien GOLDMANN, Paris, Maspero, 1960.

³³ Cette superposition est déjà perceptible dans la biographie de Max Gallo. Max GALLO, *Le Grand Jaurès*, Paris, Robert Laffont, 1984 [réédité en 1999].

de Gaulle, Jaurès-Mandela en somme... L'image du député de la République parlementaire est reconstruite et adaptée à la V^e République présidentielle : Jaurès peut être vu comme une sorte « d'homme qui dit non » avant la lettre, un quasi-chef de gouvernement aux yeux d'adolescents ou même de militants qui peinent à imaginer que le charisme jaurésien ait pu se bâtir sans accès au pouvoir exécutif. Par rapport à un Clemenceau qui, quelles que soient les tentatives de réhabilitation³⁴, reste handicapé par sa réputation de méchanceté, Jaurès est par ailleurs l'homme bon par excellence. Les critiques que l'on pouvait encore entendre un temps du côté de l'extrême-droite ou du premier Parti communiste se sont tues. Jaurès est par-dessus-tout la bonté, celui qu'on ne peut attaquer mais seulement approcher par l'empathie et l'émotion en le redécouvrant dans son unité. Il est l'homme moral enfin, le reflet de cette nostalgie pour un temps où les politiques sont censés avoir été vertueux, les institutions saines, les valeurs évidentes, le tout étant opposé aux turpitudes et au déclin républicain actuel.

A quelques exceptions près, la pensée jaurésienne s'efface derrière cette représentation redessinée. L'une des constantes les plus problématiques du mythe jaurésien réside peut-être dans l'absence de prise en compte de la pluralité et de la richesse de cette pensée pour enrichir un projet politique. L'époque contemporaine n'y échappe pas. De la star républicaine, on continue à n'utiliser que quelques citations et quelques textes, en tête desquels se trouvent toujours le « Discours à la jeunesse » (1903) et le « Pour la laïque » (1910). Ces fragments sont régulièrement convoqués lorsque surgissent dans le débat certains mots empruntés à la III^e République, à travers lesquels on tente de délimiter certains des enjeux majeurs de la République des années 2000: école, laïcité, nation en priorité. Certaines coïncidences commémoratives ont sans doute encore accru cette tendance : ce fut le cas notamment en 2004-2005 avec le centenaire de la loi sur la Séparation des Eglises et de l'Etat, lors duquel les membres de la SEJ furent très souvent sollicités³⁵ et le « Pour la laïque » republié trois fois³⁶. La laïcité, l'école, de manière un peu plus discrète la nation, sont donc les thèmes qui sous-tendent les usages politiques les plus médiatiques de la figure jaurésienne, ceux qui font l'objet des interrogations les plus fréquentes lors des différentes manifestations organisées en l'honneur du penseur socialiste. Il y a sans doute ici l'héritage des cercles d'instituteurs et de la liaison précoce de la mémoire du grand homme au milieu de la laïcité militante ; il y a aussi le poids d'un questionnement très contemporain qui cherche à employer le concept connu de laïcité pour décrypter des situations nouvelles ou encore manifester l'opposition à une politique.

Ce sont ces thèmes, dont on oublie qu'ils ne sont pas univoques, et pas davantage chez Jaurès, qui ont fait l'objet ces dernières années des débats les plus intenses. Ces débats n'ont guère porté sur ce qu'avait pu dire le dirigeant socialiste ; ils ont plutôt consisté à se demander qui était légitime, ou pas, pour citer Jaurès à ce propos. S'opposèrent alors une version stricte, parfois défensive (seule la gauche est habilitée à évoquer Jaurès lorsqu'il s'agit de la République et de ses valeurs) et une version extensive, presque sans rivage, qu'illustra en 2006-2007 le candidat Sarkozy³⁷. Celui-ci revendiqua en effet l'héritage du Jaurès républicain, en déniaut à la gauche le droit de

³⁴ Michel WINOCK, *Clemenceau*, Paris, Perrin, 2007.

³⁵ Compte rendu de l'assemblée générale de la SEJ du 11 mars 2006, *Cahiers Jaurès*, n°179, janvier-mars 2006, p.6.

³⁶ Jean JAURÈS, *De l'éducation : anthologie* (textes présentés par Gilles CANDAR et Catherine MOULIN), Paris, Éditions Syllepse, 2005. Jean JAURÈS, *Laïcité et République sociale* (textes choisis et présentés par Gilles CANDAR ; introduction d'Antoine CASANOVA), Paris, Le Cherche Midi, coll. « La Bibliothèque de L'Humanité », 2005. Jean JAURÈS, *Pour la laïque et autres textes* (présentation de Laurence LOEFFEL, avant-propos de Vincent PEILLON), Latresne, le Bord de l'eau, coll. « Bibliothèque républicaine », 2006.

³⁷ Vincent CHAMBARLHAC, « Jaurès en campagne », *op. cit.* Gilles CANDAR, « Jaurès en campagne », *op. cit.*

le garder pour elle et en faisant même de cet héritage une arme contre elle. A Toulouse, le 12 avril 2007, il affirma ainsi : « Jaurès disait : “ La République, c’est proclamer que des millions d’hommes sauront tracer la règle commune ; qu’ils sauront concilier la liberté et la loi, le mouvement et l’ordre.” (...) En vérité, la gauche a renié la République de Jaurès». Plus récemment, l’extension s’est encore poursuivie, puisque l’on a vu le Front national réclamer, et prendre à son tour la liberté de citer, faussement, Jaurès à propos de la nation³⁸. L’élargissement des appropriations de la figure jaurésiennes n’est pas tout à fait nouveau, au moins du côté d’une droite parlementaire gaullienne, gaulliste qui usa ou tenta d’user de la référence à plusieurs reprises³⁹. Reste que cela n’avait jamais jusqu’à présent concerné l’extrême-droite, et que la résonance en avait été beaucoup moins importante. Qu’en penser ? On peut y voir simplement une forme de provocation, une manière de brandir un nom pour faire réagir et faire parler de soi. Si l’on est optimiste, on y discernera un hommage du vice à la vertu républicaine ou plutôt le témoignage de la républicanisation achevée, au moins dans le vocable, de toutes les composantes de la droite française. En étant plus pessimiste, ou plus réaliste, on y lira surtout le problème que posent des débats politiques exprimés uniquement dans un langage républicain emprunté au XIX^e siècle, manipulé jusqu’à l’absurde et dont il n’est pas certain qu’ils permettent de dégager aujourd’hui les questions qui se posent et les clivages qu’elles peuvent susciter.

République morale et République sociale : le révélateur des contradictions des gauches

Les usages de Jaurès attestent-ils seulement l’omniprésence de cet imaginaire républicain et ne disent-ils rien de plus précis sur la ou sur les gauches ? Ce n’est pas certain : se dessinent aussi du côté de ces gauches des formes d’appropriation, ou au contraire des blocages, qui sont révélateurs. C’est le cas – à tout seigneur, tout honneur – du Parti socialiste. De manière en apparence paradoxale, c’est au sein d’un parti qui a fait de Jaurès son marqueur identitaire et l’un de ses principaux penseurs, que la relation est la plus compliquée. Plusieurs éléments sont en cause ici, à commencer par le rapport en général équivoque des socialistes à leur propre histoire et par l’absence de récit continu et unitaire spécifique à une formation partagée entre le souvenir ancien de la SFIO et celui de sa deuxième naissance au congrès d’Epinay (1971)⁴⁰. Sans doute Jaurès était-il la référence la plus intouchable de cette SFIO ; son usage est peut-être plus malaisé dans un PS surtout obsédé par l’héritage de mai 81, soucieux dans cette lignée d’accéder au gouvernement, sans décevoir, ni connaître à nouveau le poids des désillusions. A ce parti là, traversé par la question irrésolue du pouvoir, Jaurès le non-ministre semble n’offrir guère de clefs. Du moins le croit-on. Peut-être les socialistes gagneraient-ils à se rappeler, au-delà des hommages ou des défenses de convenance, que Jaurès fut aussi, non sans tiraillements et controverses, l’un des artisans de

³⁸ Alain BOSCUS, Rémy CAZALS, Jean FAURY, Rémy PECH, Rolande TREMPÉ, Bruno ANTONINI, Jacques POUMARÈDE, « L’affiche Jaurès du FN : protestations et analyse », 27 mars 2009, dossier accessible sur le site www.jaures.info. Grégoire CHAMAYOU, « Marine Le Pen et la fausse citation de Jaurès », *Libération*, 21 janvier 2001.

³⁹ Gilles CANDAR, « Jaurès en campagne », p.4. Alain LÉVY, « De Gaulle et Jaurès », dans *Jaurès et la défense nationale*, Paris, *Cahiers Jaurès*, n°3, 1993, p. 163-175.

⁴⁰ Philippe MARLIÈRE, *La mémoire socialiste 1905-2007, op.cit.*, p. 68, p. 90. Frédéric CÉPÈDE, « 1905 ou 2005, le premier centenaire des socialistes. Commémorer, fêter, recherche », *Recherche socialiste*, n°33, décembre 2005, p. 21-39.

la loi de 1905 et l'un des animateurs de la politique du bloc des Gauches (1902-1905), c'est-à-dire un praticien compétent du régime parlementaire.

Les socialistes se heurtent toutefois à un autre obstacle. La républicanisation de la figure de Jaurès a eu en effet pour corollaire sa « départianisation », si l'on veut bien pardonner ce néologisme. Lors du débat de 1924 sur l'entrée au Panthéon, Léon Blum avait déjà dit : « Tout en le gardant pour nous, nous le remettons à la nation et à l'histoire ». Ce fut parfaitement réussi, sur le second point au moins. Le Jaurès d'aujourd'hui est pensé sans, voire contre le Parti socialiste⁴¹. L'imprégnation d'un autre mythe, gaullien celui-là et touchant au refus des partis, amplifie encore la tendance. Que ce soit dans les discours de 2007 de Ségolène Royal ou même dans la biographie de Jean-Pierre Rioux⁴², Jaurès est l'homme de l'ouverture, celui qui, par contraste, atteste la médiocrité, l'arrivisme et le sectarisme de ses infidèles descendants socialistes. Nicolas Sarkozy ne s'y est d'ailleurs pas trompé, en jouant à son tour de cet argument, par exemple à Caen, le 9 mars 2007 : « Les socialistes de jadis étaient d'abord des républicains. Les socialistes d'aujourd'hui sont d'abord des socialistes ». Quelle que soit l'incohérence d'une telle affirmation, et l'oubli qu'elle suppose de l'inscription de Jaurès dans des structures collectives (la SFIO à partir de 1905⁴³ mais aussi l'Internationale), elle n'est pas sans effet. Elle contribue à l'accusation récurrente portée, à la droite et parfois à la gauche du PS, contre les membres d'un parti soupçonnés de n'être pas à la hauteur ou de trahir leur trop prestigieux père fondateur.

Cela explique sans doute le malaise socialiste à l'égard de cette figure écrasante dont ils ne savent plus très bien que faire. Le plus souvent ils se cantonnent au minimum et à l'usage de la figure dans son aspect le plus totémique, s'insurgeant contre les tentatives de captation de Nicolas Sarkozy et insérant « leur » grand homme dans une certaine folklorisation de la vie politique : Jaurès en slogan, Jaurès en T-shirt, Jaurès en chanson (Ségolène Royal citant la reprise par le groupe Zebda de la chanson de Brel « Pourquoi ont-ils tué Jaurès ?), Jaurès en spectacle (Paul Quilès montant en 1994 à Carmaux un grand spectacle son et lumière « Ils ont tué Jaurès⁴⁴)... Parfois surgissent des tentatives plus provocatrices, qui sont comme l'envers des provocations du candidat Sarkozy, et visent à s'imposer sur le plan médiatique, en secouant ostensiblement la tutelle du grand homme. Cela a récemment été le cas de Manuel Valls, affirmant haut et fort son admiration pour Clemenceau « le réaliste », opposé à Jaurès « l'utopiste », la seule qualité reconnue à ce dernier étant – ce n'est pas un hasard – son engagement laïc⁴⁵. Hormis cela, Manuel Valls, pas plus que la plupart des autres membres de son parti, ne se signale par une connaissance réelle de la pensée jaurésienne. Très rares sont d'ailleurs les textes de Jaurès spécifiquement mis en avant par les socialistes pour fonder leur position. Lorsque c'est le cas, c'est le fait de militants un peu particuliers, doués déjà d'un certain bagage historique et qui ne visent pas directement le pouvoir. Alain Bergougnieux a ainsi présenté en 1998, dans le contexte de la gauche plurielle, le « Discours de

⁴¹ Vincent CHAMBARLHAC, « Jaurès en campagne », p. 35.

⁴² Jean-Pierre RIOUX, *Jean Jaurès*, Paris, Perrin, 2005, p. 284 et suivantes.

⁴³ On renverra sur ce point au numéro intitulé « Les débuts de la SFIO », *Cahiers Jaurès*, n°187-188, janvier-juin 2008.

⁴⁴ Philippe MARLIÈRE, *La mémoire socialiste*, op. cit., p.265 et suivantes.

⁴⁵ Manuel VALLS, « Sisyphes plutôt que Prométhées », dans Gilles CANDAR, Manuel VALLS, *La gauche et le pouvoir. Juin 1906 : le débat Jaurès-Clemenceau*, Paris, Fondation Jean Jaurès, coll. « Les Essais », octobre 2010, p. 13-23. Accessible sur le site de la fondation Jean Jaurès (www.jean-jaures.org).

Toulouse » (1908), sous le titre « Eloge de la réforme », et Louis Mexandeau « Les deux méthodes » (le débat Jaurès/ Guesde en 1900) en 2007⁴⁶.

Il existe cependant une autre exception, Vincent Peillon qui publie en 2000 *Jean Jaurès et la religion du socialisme*⁴⁷. En plus d'être l'une des rares tentatives qui soit le fait d'un militant socialiste pour se confronter à la pensée de Jaurès, le livre est intéressant pour d'autres raisons. Il amène d'abord à constater l'émergence à l'éclipse du Jaurès religieux, métaphysicien si l'on préfère. Le thème fait une première apparition à l'extrême fin des années 1950, avec la publication en 1959 par Michel Launay de l'inédit *La question religieuse et le socialisme* qui est suivi par le long point critique de Madeleine Rebérioux dans les *Annales* (1961) et par le livre d'Henri Guillemin, *L'arrière-pensée de Jaurès* (1966)⁴⁸. Il réapparaît, cette fois dans le courant des années 1990, au moment où, en général, un certain nombre de travaux se donnent pour objet d'éclairer la philosophie de Jaurès⁴⁹. Le livre de Vincent Peillon est également celui d'un philosophe de formation. Il vise à fonder, en s'appuyant sur la pensée d'un Jaurès opposé presque trait pour trait à Marx, une République morale, un socialisme moral succédant au socialisme marxiste et qui, sans se prendre, lui, pour une nouvelle religion séculière, réaliserait la vocation religieuse du socialisme.

Cette dimension d'un Jaurès métaphysicien et moraliste est, de fait, beaucoup plus soulignée qu'auparavant dans les synthèses les plus récentes, comme l'attestent la biographie et le recueil de textes de publiés par Jean-Pierre Rioux⁵⁰. Elle constitue certainement l'un des indices de la (ré)apparition de cette question morale, dont Christophe Prochasson a récemment montré l'importance⁵¹. Si elle constitue bel et bien une tentative, différemment articulée suivant les auteurs, pour penser un socialisme après Marx, ici à travers le concept de « République morale », elle n'en continue pas moins, pour l'instant, à se heurter à un certain nombre de questions. Quelle est la morale qui est revendiquée à travers Jaurès ? Celle des individus, en l'occurrence ici celle de représentants politiques appelés à réapprendre, sur le modèle du dirigeant socialiste, la vertu ? Une conception morale de la vie et de l'humanité : mais qu'est-ce à dire politiquement ? La volonté de bâtir un système plus moral que le capitalisme, ou au moins de moraliser ce dernier : mais comment l'envisager après 1989 ? Comment traduire par ailleurs ces différents aspects dans un projet, dans un droit pour que cela ne vire pas au moralisme ou au psittacisme (l'éthique, la vérité, le sens, *etc.*) ? Il y a là autant d'indécisions qui, si elles témoignent d'une volonté de se confronter à la pensée jaurésienne et de lui rendre son actualité, donnent une allure floue, et parfois encore assez mal comprise, à l'ambition d'une République morale. L'ex-candidate à

⁴⁶ *Eloge de la réforme. Discours de Jean Jaurès au congrès de Toulouse en 1908* (introduction par Alain BERGOUGNIOUX), Paris, Fondation Jean Jaurès, coll. « Les Notes », septembre 1998 (accessible sur le site de la Fondation Jean Jaurès www.jean-jaures.org). Jean JAURÈS, Jules GUESDE, *Le discours des deux méthodes* (présenté par Louis MEXANDEAU), Paris, Le Passager clandestin, 2007.

⁴⁷ Vincent PEILLON, *Jean Jaurès et la religion du socialisme*, Paris, Grasset, 2000. Cet ouvrage et celui du même auteur intitulé, *La Révolution française n'est pas terminée* (2008), ont été respectivement recensés par Christophe Rogue dans *Jean Jaurès cahiers trimestriels* n°157, juillet-septembre 2000, p.11-15 et par Christophe Prochasson dans *Cahiers Jaurès* n°193-194, juillet-décembre 2009, p. 34-37.

⁴⁸ Le texte de cet inédit vient d'être republié sous le titre de « La question sociale, l'injustice du capitalisme et la révolution religieuse dans le tome 2 des *Œuvres* de Jaurès. On renverra à la présentation qu'en donne Gilles Candar dans Jean JAURÈS, *Œuvres. Tome 2, op. cit.*, p. 625-629.

⁴⁹ Bruno ANTONINI, *Etat et socialisme chez Jean Jaurès*, Paris, L'Harmattan, 2004. Jòrdi BLANC, *Jaurès philosophe*, Valence-d'Albigeois, Vent Terral, 2001.

⁵⁰ Jean-Pierre RIOUX, *Jean Jaurès, op. cit.* Jean JAURÈS, *Rallumer tous les soleils* (textes choisis et présentés par Jean-Pierre Rioux), Paris, Omnibus, 2005.

⁵¹ Christophe PROCHASSON, *La gauche est-elle morale ?*, Paris, Flammarion, 2010.

l'élection présidentielle, Ségolène Royal, en fit la démonstration en forme de caricature au congrès de Reims, en citant avec flamme le « Rallumer tous les soleils » jaurésien et en ne récoltant que l'étonnement, voire quelques sifflements de la part de militants. Sans doute ceux-ci ne reconnurent-ils pas Jaurès ou plutôt ne surent-ils que penser devant une morale réduite à cet instant à un collage moins mystique que confus⁵².

A première vue, la figure de Jaurès trouve un accueil moins tourmenté ailleurs qu'au Parti socialiste. On ne pense pas véritablement de l'extrême-gauche, et encore moins aux Verts, formation dont le rapport à l'imaginaire jaurésien, productiviste et républicain n'est guère discernable, mais plutôt aux communistes et aux groupes qui aspirent à reprendre leur flambeau. Le bilan des diverses manifestations commémoratives organisées pour le 150^e anniversaire en 2009⁵³ témoignent ainsi d'une nette prépondérance des communistes et des organismes associés (*L'Humanité* et « Les Amis de *L'Humanité* ») en la matière. Le Parti de Gauche (PG) et son leader Jean-Luc Mélenchon semblent en outre eux aussi bien décidés à mettre de nouveau en avant Jaurès, sur le plan national (publication des conférences d'Argentine en 2010⁵⁴ et présentation lors de la Fête de *L'Humanité*), comme sur le plan local : le dynamisme, sur le plan historique, du site internet du PG Midi Pyrénées le prouve⁵⁵, ainsi que la participation active à la traditionnelle cérémonie commémorative qui a lieu à Carmaux chaque 31 juillet devant la statue de Jaurès⁵⁶.

Comment analyser cette présence ? Côté communiste au sens strict, il faut sans doute y voir une accélération de l'investissement ou du refuge trouvé dans l'imaginaire républicain. « Leur » Jaurès n'en conserve pas moins quelques particularités, liées notamment à l'évocation de son anticapitalisme, au moins de sa protestation contre l'injustice sociale. Les communistes se révèlent en tous les cas, sur ce point comme sur d'autres, bien plus soucieux de patrimoine et d'histoire que leurs homologues socialistes. Cette histoire, redessinée depuis les années 1980, redevenue très largement nationale, leur sert, de Jaurès au Front Populaire, à tenter de retrouver dans le passé une consistance que leur a fait perdre l'évanouissement d'un avenir révolutionnaire. Côté Parti de Gauche, la dimension républicaine, ou tertio-républicaine, est encore plus affirmée. L'enjeu est d'utiliser la pensée jaurésienne dans son rapport certes à la question sociale, plus encore à la nation républicaine et à la Révolution française. Le but est de fonder la définition d'une « révolution citoyenne » et d'une République sociale, opposée à la version « droitière » de la nation et des valeurs républicaines proposées par Nicolas Sarkozy, opposée aussi à la « démission » d'un PS, oublieux de Jaurès et préférant citer Blair, Prodi ou Obama⁵⁷. La rubrique historique du site du PG Midi Pyrénées peut fièrement arborer dans ces conditions la citation jaurésienne : « Le socialisme proclame que la République politique doit aboutir à la République sociale ».

Cela ne va pourtant pas, là aussi, sans problèmes. La référence à Jaurès ne résout pas non plus ici la difficulté éprouvée à l'égard du pouvoir et de son incarnation. De surcroît tous les pans de la pensée complexe du

⁵² Gilles CANDAR, *Rallumer tous les soleils*, Paris, Fondation Jean Jaurès, coll. « Les Notes », 8 décembre 2008 (accessible sur le site de la Fondation Jean Jaurès www.jean-jaures.org).

⁵³ Voir le compte rendu de l'assemblée générale du 27 mars 2010, *Cahiers Jaurès*, n°197, janvier-mars 2010, p. 79-83.

⁵⁴ JEAN JAURÈS, *Discours en Amérique latine 1911* (préface de JEAN-LUC MÉLENCHON), Paris, Bruno Leprince, coll. « Politique à gauche », 2010.

⁵⁵ Voir la rubrique « 1 2^e Internationale Jaurès », sur le site Parti de Gauche Midi Pyrénées (www.gauchemip.org).

⁵⁶ Philippe MARLIÈRE, *La mémoire socialiste*, *op. cit.*, p.225-230.

⁵⁷ Marie-Noëlle LINEMANN et Paul QUILÈS, « Jaurès aurait-il voté Sarkozy », *Le Figaro*, 16 août 2007.

dirigeant socialiste ne sont pas aisément utilisables, même avec beaucoup de bonne volonté « présentiste » : dans la préface qu'il donne aux conférences d'Argentine, le leader du PG fait montre par exemple d'une certaine gêne devant ce qui lui apparaît parfois comme du nationalisme, et certainement comme un éloge à outrance du productivisme⁵⁸. Le Jaurès historique, qui fut davantage, comme le rappelait Madeleine Rebérioux, un homme du XIX^e siècle, paraît dans certaines circonstances faire lui-même obstacle à l'utilisation du Jaurès emblématique, sans que la contradiction potentielle soit vraiment expliquée, ni même appréhendée. L'usage de Jaurès ne donne donc pas non plus de solutions simples aux difficultés éprouvées à redéfinir un projet.

On ne s'arrêtera pourtant pas à ce constat un peu sombre. On préférera souligner la nécessité qu'il y a à continuer à travailler, d'abord pour explorer les différentes formes de ce mythe jaurésien, que l'on n'a fait ici qu'esquisser. Ce mythe suggère, de fait, des pistes qui dépassent le seul cas de Jaurès, qu'il s'agisse de « l'arrière-pensée » religieuse de la République ou de la question de son incarnation. Il reste donc à approfondir pour toute une série de points, de périodes, de groupes ; son élaboration demeure aussi à cerner, du vivant même de Jaurès. Si la force oratoire de ce dernier a déjà été étudiée, il nous manque encore bien des éléments pour comprendre ce qui constitua, à son époque, le charisme jaurésien. Poursuivre le mythe donc, et persister simultanément à vouloir comprendre une trajectoire et une pensée, ce qui implique, non de l'admirer, mais de l'analyser, et de la discuter. Cela pourrait par exemple concerner le monisme jaurésien, un monisme très républicain même s'il fut, notamment dans les dernières années, moins fermé que celui de la plupart de ses contemporains. Il y là, peut-être, des éléments qui pourraient servir à des usages politiques un peu plus féconds de Jaurès. Toutefois, il ne revient pas à l'historien de vouloir, et de pouvoir, à toute force susciter les « bons » usages. Aussi se contentera-t-il d'une remarque. La ou les gauches ont pleinement le droit de penser avec, contre ou sans Jaurès mais elles ont, plus que jamais, le devoir de penser. Madeleine Rebérioux en 1991 ne disait pas autre chose : « L'histoire ne se répète pas. Jaurès ne vit plus parmi nous, nul ne peut le remplacer. Mais nous pouvons méditer sur sa pensée, sinon militer pour elle : au reste, milite-t-on pour une pensée ? Insoluble problème. Pour un projet, peut-être » ?⁵⁹

Marion Fontaine (Université d'Avignon-Centre Norbert Elias)

⁵⁸ Jean-Luc MÉLENCHON, « Préface », dans Jean Jaurès, *Discours en Amérique latine 1911*, *op. cit.*, p.5-6.

⁵⁹ Cité par Vincent DUCLERT, « Madeleine Rebérioux, historienne de parole et d'acte », *Le Monde*, 9 février 2005 repris dans *Cahiers Jaurès*, n°174, octobre-décembre 2004, p. 17-23.